

« Je crois que le théâtre est populaire. Point. » À 36 ans, il signe la mise en scène de « Thyeste » dans la prestigieuse Cour d'honneur du Palais des papes au Festival d'Avignon. Thomas Jolly nous raconte pourquoi cette tragédie de Sénèque nous concerne aujourd'hui et pourquoi il emploie le chant parlé pour nous faire comprendre cette histoire sanglante entre deux frères jumeaux, le roi Atrée (incarné par Jolly lui-même) et Thyeste. Ce dernier avait trompé son frère avec sa femme et essayé d'arracher la couronne du royaume. La vengeance sera terrible : Atrée tue les trois garçons de son frère, les dépèce et en fait des brochettes de viande pour les servir à Thyeste lors d'un banquet de «réconciliation ». Entretien.

RFI : Thyeste et Atrée, sont-ils nos contemporains ?

Thomas Jolly : Oui, malheureusement [rires]. Même si on est dans une zone mythologique qui permet tous les excès, puisqu'il n'y a pas de limites de bienséance, de religion, de culture, de morale. On y va très très loin. Ce qui est beau c'est que Sénèque nous montre une violence sans limites pour peut-être nous rappeler nos limites. Parfois la violence dépasse des limites, parce que la violence est déjà une limite tout court. Mais, effectivement, la cruauté et la violence ne mènent à rien. La vengeance ne mène à rien, et malheureusement, encore aujourd'hui, la tragédie – qu'elle soit dans le cercle familial, amical, amoureux ou sur le plan international - la tragédie est populaire. Malheureusement.

L'année dernière, dans la Cour d'honneur du Palais des papes, il y avait l'Antigone « bouddhiste » japonaise de Satoshi Miyagi. Cette année, assiste-t-on au premier Sénèque slamé ?

[Rires] Slamé ? Moi, je parlerai plutôt d'un prêche, d'un prêche philosophique, puisque Sénèque écrit des chœurs qui intercouperent les cinq scènes et qui sont un moment de musique et d'écoute de philosophie. En m'inspirant davantage du «spoken word» [une approche qui oralise et dramatise un texte, ndlr], par exemple du groupe Fauve ou de la chanteuse Bams, j'ai cherché plutôt comment on pouvait rythmer le texte sur la musique sans tomber ni dans le slam ni dans le rap, et de préférer cette parole que chacun peut entendre. C'est quand même une philosophie assez simple d'accès. Qu'est-ce que le temps ? Qu'est-ce qu'être roi ? Chacun peut être roi. Celui est roi qui ne désirera rien. Chacun est roi qui ne craint rien... C'est vraiment une philosophie qui fait du bien à entendre. Et pour moi, la bonne manière de le faire entendre, c'était comme ça.

À un moment de la pièce, on parle d'un «crime contre l'humanité», un terme juridique ayant fait son apparition après la Shoah, donc presque 2000 ans après Sénèque. La vérité du texte de Sénèque a-t-elle jusqu'ici survécu à toutes les ruptures de l'humanité ?

Oui. Si le texte est toujours là, cela veut dire qu'il nous parle de toute façon. Et c'est la très belle traduction de Florence Dupont qui a utilisé ce terme de «crime contre l'humanité». Elle a utilisé aussi le mot d'«attentat». C'est exactement ça ce qui se passe. Il y a la petite histoire : Atrée se venge de son frère, tue ses enfants et les fait manger. Mais, il y a aussi la grande histoire qui est touchée. Faisant cet acte, Atrée corrompt le système en place entre les dieux et les êtres humains, donc il corrompt l'humanité entière, le système établi du vivre ensemble. À ce titre, il fait un crime contre l'humanité, il commet un attentat qui est tel que le soleil ne veut plus se lever et le monde ne sera plus le même après ce crime. Là-dedans, j'entends la définition du crime contre l'humanité.

On connaît de vous Henri VI et Richard III. Quelle est pour vous la plus grande différence entre mettre en scène Shakespeare et Sénèque ?

D'abord, ils sont cousins. On pourrait dire que Shakespeare s'est vraiment beaucoup inspiré de Sénèque. Il a beaucoup puisé à son théâtre. Disons que Shakespeare est beaucoup plus poétique, beaucoup plus langoureux, beaucoup plus fluide. Sénèque est radical [Jolly fait avec la main le geste d'une guillotine qui tombe, ndlr]. Il va à l'os, ne prend pas de détour, il va tout droit, il est beaucoup plus brutale que Shakespeare qui louvoie un peu plus. Donc, dans la mise en scène, avec Shakespeare, on déploie beaucoup de faste, d'énergie et de différentes couleurs, parce que Shakespeare mêle comédie, tragédie, etc. Alors Sénèque, non. Sénèque est très austère. On pourrait peut-être dire que Shakespeare est un fleuve bouillant et que Sénèque est un désert aride avec que des cailloux.

Vous utilisez le numérique beaucoup au théâtre pour travailler le son et la lumière. De quelle façon, la révolution numérique changera-t-elle le théâtre ?

Dans la compagnie [La Piccola Familia], on a mis en place le projet Jean Vilar 3.0. Jean Vilar était l'un des pionniers de la décentralisation, de l'irrigation du territoire géographique par le théâtre. Pour cette irrigation, on peut se servir aujourd'hui aussi du territoire numérique pour irriguer le territoire numérique du théâtre. À ce titre, dans la compagnie, on fait beaucoup de choses, avec les réseaux sociaux, avec des vidéos, etc.

En revanche, sur le plateau, je ne crois pas à la technologie. Je pense qu'un hologramme d'acteur est peut-être saisissant, évidemment, mais ne remplacera jamais la chair, le souffle, le regard. Moi, je n'ai pas beaucoup d'inquiétudes sur le théâtre avec les nouvelles technologies. Au contraire, je pense que plus nous serions derrière nos écrans, plus nous aurons besoin de nous retrouver dans des théâtres.

Je pense que, si le théâtre est toujours là, après toutes ces années, après toutes ces révolutions philosophiques, industrielles, religieuses qui lui sont

passées dessus, que le théâtre est irremplaçable et intransformable. C'est un être humain qui écrit, cette parole est portée par un autre être humain et entendu par un autre être humain. C'est cette trinité – presque – du poète, de l'acteur et de l'auditeur-spectateur qui fait le théâtre. Et cela ne changera jamais, quoiqu'on invente autour.

Tout ce qu'on invente avec les réseaux sociaux, c'est simplement des portes d'accès, des clés pour venir, se rencontrer, s'asseoir dans un théâtre, parce que là, il y a encore du travail à faire. Beaucoup de choses ont été faites, mais, il faut aller plus loin, parce que trop de gens pensent encore que le théâtre n'est pas pour eux, que c'est difficile, ennuyeux, cher, bourgeois, alors que tout cela, ce sont de fausses idées.

Le théâtre est pour tout le monde, parce qu'il est écrit pour être entendu par tous. Souvent, on dit que je fais un théâtre populaire, mais moi, je m'étonne quand on dit cela, parce que je crois que le théâtre est populaire. Point. Et s'il ne l'est pas, alors qu'est-ce que c'est ? C'est dans son ADN. Thyeste, par exemple, a été joué dans des salles de 17 000 spectateurs. C'était de la liesse. Le théâtre a été pensé, créé, inventé pour réunir l'ensemble de la cité. Il faut que cela continue comme ça.

Autres articles :

En ouverture du Festival d'Avignon, l'intrépide et talentueux Thomas Jolly, 36 ans, se confronte pour la première fois à la Cour d'honneur avec une mise en scène glaçante de "Thyeste", la tragédie de Sénèque qui traite d'infanticide et de cannibalisme. Un spectacle à découvrir en direct sur Culturebox et France 2, le 10 juillet 2018.

Au pied du mur de la Cour d'honneur, gigantesque falaise minérale, surgissent des silhouettes fantomatiques. Elles portent des masques d'épouvante rappelant le théâtre Nô, yeux écarquillés d'avoir trop pleuré. A la tête de ces furies, la comédienne Anne Mercier, vêtue d'un costume façon "Mégère apprivoisée", donne à entendre la parole de Sénèque : une parole brutale, annonciatrice de ténèbres. Sa voix grave et puissante efface d'un coup le chant des martinets qui voletaient en criant au-dessus des gradins.

La malédiction des Atrides

Par ses incantations, la furie fait sortir des Enfers le spectre de Tantale (Eric Challier dans un insensé costume reptilien). Tantale, le grand-père coupable en son temps d'avoir tué son propre fils et dont, malgré lui, la malédiction va contaminer le palais de son petit-fils Atrée, à Mycènes. Car cet acte de Tantale sera le premier d'une terrible série qui meurtrira jusqu'à la folie la lignée des Atrides.

C'est par l'entremise de son travail sur Shakespeare, lui-même influencé par Sénèque, que Thomas Jolly a découvert l'auteur romain, philosophe stoïcien qui a été le précepteur de Néron et qui était par ailleurs un très

grand dramaturge. Et c'est finalement "Thyeste", l'une des dix tragédies qui nous reste de l'auteur, qui a retenu son attention.

Vengeance

Mais reprenons le fil de cette histoire terrifiante : Atrée règne sur Argos, c'est un descendant de Jason qui avait volé la toison d'or ; Atrée est aussi le frère jumeau de Thyeste. Et Thyeste avait lui-même volé la toison d'or, symbole du pouvoir, ce qui lui avait permis d'occuper le trône avec la complicité de la femme d'Atrée. Mais le forfait de Thyeste a été dévoilé et Atrée a repris le pouvoir. Sa frustration et sa jalousie le poussent à poursuivre sa vengeance. Il rappelle son frère banni sous couvert d'une réconciliation, et au banquet qui doit la sceller, il lui fait manger en ragoût ses propres enfants.

Jolly apprivoise la Cour

La pièce est construite en cinq parties qui respectent la chronologie de l'histoire. Thomas Jolly y déploie son art de la mise en scène, son goût du spectaculaire, assumant les outrances qu'il voit dans cette tragédie. Il est servi, cette fois, par un décor monumental qui semble enfanté par la muraille du Palais. Côté jardin une tête renversée, yeux révulsés et bouche béante, côté cour une main ouverte et crispée.

Il utilise parfaitement le décor naturel et grandiose dont il dispose, cette Cour d'honneur qui devient l'immense palais d'Atrée dont il éclaire les ouvertures comme des fenêtres meurtrières, les éteignant juste après, les rallumant encore, lui qui a toujours aimé les éclairages et les néons.

Une cohorte d'enfants qui incarnent l'humanité

Tout le spectacle est porté par une ligne musicale remarquable, composée par Clément Mirguet et jouée sur scène. Le chœur qui accompagne les changements de tableaux est chanté par une comédienne-chanteuse aux allures de rappeuse. Elle sera rejointe, juste avant la scène finale, par une cohorte d'enfants incarnant l'humanité tout entière, victime du drame immonde en train de se jouer et qui s'interroge sur la disparition du soleil.

Thomas Jolly costume jaune canari et couronne vert fluo

Thomas Jolly, costume jaune canari et couronne vert fluo, joue Atrée, le frère assoiffé de vengeance qui, seule à ses yeux, pourra asseoir sa victoire et sa légitimité. Un rôle de monstre comme Jolly les aime et dont il étudie la métamorphose au fil du spectacle (Il incarnait déjà Richard III, cet autre monstre).

Il fait d'Atrée un animal au sang froid, une sorte de serpent se consacrant uniquement à sa vengeance, sans émotion et sans dimension, car Atrée en dehors de sa vengeance n'a guère de relief.

Le troisième tableau, qui voit Thyeste entouré de ses enfants revenir à Mycènes, est la seule parenthèse "sérénité" voulue par Sénèque, avant le terrible dénouement. Damien Avice entouré par trois jeunes acteurs de la Maitrise de l'Opéra-Comique donne à son personnage de Thyeste toute

l'ambivalence requise, terreur et fragilité. Il sent la menace que représente son frère mais, rassuré par ses fils, il décide d'affronter son destin.

Le retour de Thyeste, Un crime odieux qui détruit l'ordre du monde

La scène finale du banquet, où Thyeste mange la chair et boit le sang de ses enfants à son insu, est bien entendu une torture pour le spectateur qui, lui, sait. Dommage qu'elle soit un peu trop longue, appuyée, suscitant plus le dégoût que l'émotion ! Mais Jolly la clôt de façon habile, laissant entrevoir de manière très claire la spirale du mal à venir, car ce crime odieux détruit l'ordre du monde.

Thyeste devenu canibal

Allongés sur la table du banquet, les deux frères rivalisent d'imprécations. Thyeste est condamné à devenir un monstre à son tour. "Ces frères sont des jumeaux, le mal qu'ils infligent à l'autre ils se l'infligent à eux-mêmes. Il n'y a pas d'issue, il n'y pas de fin", avait prévenu Thomas Jolly (voir notre interview).

Un spectacle digne de la Cour d'honneur

On ressort de ce Thyeste secoué, intrigué, souvent fasciné, mais pas totalement convaincu. Thomas Jolly joue peut-être un peu trop la brillance au détriment de l'émotion ou bien l'histoire d'Atrée et de Thyeste est trop barbare pour que notre capacité d'empathie s'exerce à l'égard Thyeste, la victime. Il n'empêche : on aura vu en tout cas un spectacle digne d'une ouverture d'un festival, et Thomas Jolly aura réussi son pari, lui qui voulait être à la hauteur de la mythique Cour d'honneur.

Avignon : la violence de « Thyeste » déchire les murs de la Cour d'honneur

En ouverture du 72e Festival, Thomas Jolly met en scène avec brio toute la démesure de la tragédie de Sénèque.

LE MONDE | 07.07.2018 à 09h34 • Mis à jour le 07.07.2018 à 20h41 |

Par Brigitte Salino (Avignon, envoyée spéciale)

Il faisait encore jour quand une nuée d'enfants est entrée dans la Cour d'honneur, vendredi 6 juillet. Portant des masques blancs et des cheveux noirs, ils couraient en tous sens, et cela aurait pu être une joyeuse sarabande si des mots n'étaient venus la trouer, tels une épée s'enfonçant dans un corps. Des mots terribles, comme jamais il n'en fut entendu entre les murs du Palais des papes : ceux de Thyeste, de Sénèque, dans une mise en scène de Thomas Jolly, qui se joue jusqu'au 15 juillet et qui fera date, et sûrement débat. François Hollande et Françoise Nyssen, la ministre de la culture, étaient dans les gradins, à côté d'Olivier Py, le directeur du festival, et il soufflait juste assez de mistral pour que les éléments soient de la partie, dans une pièce où le soleil inverse sa course en plein jour, tant le monde est perturbé.

Par quoi ? La barbarie. Totale, définitive, brute. De celles qui font que les mots manquent, comme Sénèque lui-même le dit dans sa tragédie à nulle autre pareille, où l'innommable n'est pas montré, mais relaté : Thyeste

mange ses trois fils, que son frère Atrée a tués, dépecés et fait cuisiner, parce qu'ils sont nés de la femme qu'il aimait et que Thyeste lui a pris. Cela pourrait suffire à l'horreur si Thyeste ne se retrouvait pas « enceint » de ses enfants, qu'il sent bouger dans ses entrailles. Ainsi le veut la malédiction de Tantale, qui n'a pas de limites et à qui Sénèque donne les habits noirs d'une langue, extraordinairement traduite par Florence Dupont, qui ne se refuse aucune fureur et n'hésite devant rien, ni l'imprécation, ni le lieu commun, ni le sentimentalisme.

Une pièce aussi particulière arrive rarement sans raison

Il y a une outrance insensée dans Thyeste, et il très probable que seul un metteur en scène comme Thomas Jolly pouvait aujourd'hui nous plonger dans cet univers où il vaut mieux écarter la question de pourquoi la barbarie advient, pour ne retenir que celle de comment..